

Une médecine sauvage

On dit que dans les années 1600, l'épouse du vice-roi espagnol du Pérou contracta la malaria et qu'un guérisseur indien la soigna avec l'écorce du quinquina. Que cette anecdote soit véridique ou non, le fait est que les Européens adoptèrent ce médicament sous le nom de « quinine ». Et depuis ce temps-là, c'est ainsi que l'on soigne la malaria.

Les peuples autochtones, qui possèdent une connaissance intime des écosystèmes dans lesquels ils vivent, font confiance à la nature pour couvrir nombre de leurs besoins quotidiens, notamment en matière de remèdes. La médecine occidentale leur doit beaucoup plus qu'elle ne le reconnaît généralement.

Cela fait longtemps, par exemple, que les populations amazoniennes du Brésil et du Pérou utilisent les racines de *Chondrodendron* pour soigner la fièvre et les morsures de serpent, ainsi que comme arme. Les chasseurs trempent la pointe de leurs flèches dans un liquide extrait des racines de cette vigne, et une fois touchée, leur proie s'effondre et meurt en quelques secondes. Les scientifiques ont adapté cette drogue, le curare, pour fabriquer des anesthésiants modernes, et soigner la sclérose en plaques et la maladie de Parkinson.

Des traitements traditionnels

De même, les peuples autochtones du Brésil connaissent depuis longtemps les vertus médicinales du jaborandi, qu'ils ont baptisé « plante à baver », car il provoque une production rapide de salive et de sueur. Aujourd'hui, la médecine occidentale utilise cette plante pour soulager la sécheresse de la bouche et de la gorge provoquée par la radiothérapie dans le traitement des cancers. Elle est également bénéfique aux patients souffrant du syndrome de Sjögren, qui les empêche de produire suffisamment de salive. Comme la plante aide à détendre les muscles des yeux, on s'en sert aussi en chirurgie ophtalmique et dans le traitement des maladies oculaires.

De l'autre côté du monde, la réserpine – substance tirée du *Rauwolfia serpentina* qui pousse dans les forêts indiennes – est utilisée depuis des millénaires pour soulager les maladies mentales et désordres nerveux. Les scientifiques occidentaux ont adopté ce remède traditionnel dans les années quarante.

Des cultures médicinales

Les plantes médicinales peuvent être cultivées ou cueillies à l'état sauvage. De nombreuses tribus de la forêt équatoriale cultivent les espèces les plus importantes pour eux, et en Afrique du Sud, les populations plantent le *Warburgia salutaris* et le gingembre africain pour leurs vertus médicinales. Par contre, les Indonésiens n'ont pas besoin de cultiver l'ylang-ylang (utilisé dans le traitement de l'hépatite) car cette variété d'herbe est un des couvre sols les plus courants du pays.

Un quart environ de la pharmacopée occidentale actuelle vient des plantes, et nombreuses sont celles qui sont en développement pour l'avenir. Les scientifiques sont par exemple convaincus que le crapaud *Epipedobates tricolor*, dont les Equatoriens se servent pour empoisonner leurs flèches, pourrait permettre de trouver une alternative à la morphine dans la lutte contre la douleur.

Des remèdes régionaux

Quatre-vingts pour cent environ des humains se soignent grâce aux plantes médicinales connues de leur propre culture. Ils sont nombreux à ne pas avoir les moyens d'acheter des médicaments modernes, mais souvent, les remèdes traditionnels sont d'une efficacité égale voire supérieure. Une étude réalisée à Madagascar a montré que les plantes locales comme le gingembre utilisé contre le mal des transports et le *Burasaia* sp. contre la fièvre étaient plus efficaces que les alternatives chimiques.

La riche biodiversité des régions les plus sauvages de notre planète pourrait bien fournir à la médecine moderne bon nombre des traitements futurs, tout en continuant à répondre aux besoins des populations locales qui connaissent mieux que quiconque leurs plantes médicinales.

pilocarpus jaborandi



epipedobates tricolor

Chondrodendron tomentosum

Protégeons l'Arctique, sauvons notre planète

photo : Willard/PNUE/Topham



Sheila Watt-Cloutier a grandi dans la minuscule communauté inuit de Kuujjauq sur les côtes sud de la baie de Ungava, dans la région gelée du Nord du Canada. Jusqu'à l'âge de dix ans, elle ne connaissait pas d'autre moyen de transport que le traîneau tiré par des chiens.

Aujourd'hui, elle est la représentante élue des 150 000 Inuits du monde, qui vivent dans l'Arctique, au Canada, au Groenland et dans le Chukotka, en Russie. Avec le PNUE, elle s'est fortement impliquée dans la campagne qui demandait aux gouvernements du monde entier que soit éliminée la douzaine de polluants persistants organiques qui contaminaient son peuple. Elle se bat également contre le réchauffement mondial. Voici un passage qui résume le discours qu'elle a tenu au Congrès américain en septembre 2004.

« Nous sommes arrivés à un point clé de l'histoire de notre planète. La terre est en train de fondre et nous devons nous unir pour aborder les problèmes liés au changement climatique. Le réchauffement mondial touche l'ensemble de la planète, mais les scientifiques s'accordent à dire que ses impacts sur l'Arctique sont beaucoup plus rapides qu'ailleurs. Nos anciens ressentent ces changements depuis le milieu des années soixante-dix. Les Inuits restent très proches de l'environnement et nombreux sont ceux dont la subsistance familiale dépend de la terre et de la mer. Nos anciens et les chasseurs possèdent une

connaissance intime de la terre, de la mer et de la glace, et ils ont observé des changements inquiétants au niveau du climat, de l'environnement et de la faune sauvage de l'Arctique :

1. Fonte du permafrost
2. Allongement des saisons sans glace
3. Apparition massive dans la région de nouvelles espèces d'oiseaux et de poissons – effraie des clochers, rouge-gorge, canard pilet et saumon
4. Invasion de moustiques et de mouches
5. Glace de mer imprévisible
6. Fonte de glaciers, transformant les rivières en torrents.

Nos observations sont confirmées par une étude scientifique officielle effectuée par plus de 300 scientifiques et de nombreux habitants de l'Arctique. Cette étude conclut qu'il est fort possible que nos liens ancestraux avec notre culture axée sur la chasse disparaissent en l'espace de deux générations.

C'est dans l'Arctique que le changement climatique se produit en premier et le plus rapidement. Ma région est le baromètre de la santé de notre planète.

Les impacts observés dans certains villages inuits reculés de l'Alaska – comme Shismaref, à la pointe est, qui est pratiquement sur le point d'être englouti par la mer – nous donnent une idée de ce qui attend des régions aussi peuplées que la Floride, la Louisiane ou la Californie.

En ce qui concerne la pollution responsable du changement climatique, si nous parvenons à renverser la tendance suffisamment rapidement pour préserver l'Arctique des impacts les plus dévastateurs du réchauffement mondial, nous éviterons d'innombrables souffrances à des centaines de millions d'humains.

Le réchauffement mondial nous touche tous. Utilisons l'expérience de l'Arctique et l'histoire des Inuits pour tisser des liens entre nous, pour comprendre que la planète et ses populations ne font qu'un. Le chasseur inuit qui tombe à l'eau, victime d'une couche de glace toujours plus mince et imprévisible, est tributaire de nos voitures, de nos industries et du monde jetable qui est aujourd'hui le nôtre.

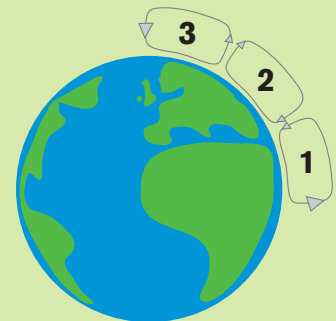
Le changement climatique est une question de survie pour l'ensemble de l'humanité. C'est notre problème mondial le plus urgent. Protégeons l'Arctique et nous sauverons notre planète. »

REACTIONS CHIMIQUES

Les Inuits de l'Arctique, qui vivent dans un des environnements les moins hospitaliers de la terre, sont un peuple plein de ressources. Ils se nourrissent surtout d'espèces de faune locales comme le caribou, le bœuf musqué, l'ours polaire, le phoque, la baleine, le morse et divers poissons. Les Inuits ont besoin d'absorber des quantités importantes de calories pour avoir chaud et vaquer à leurs occupations, et ces denrées locales leur procurent également des huiles essentielles et nutriments qui ne sont pas présents dans les aliments importés du Sud. Les Inuits sont par ailleurs très attachés au mode de vie traditionnel de leurs ancêtres fondé sur la chasse et la pêche.

Pourtant, les aliments qu'ils consomment les exposent à des produits chimiques – les polluants organiques persistants ou POP –

apportés par les vents en provenance de lointains pays. Comme ces produits chimiques dangereux mettent longtemps à se décomposer, ils s'accumulent dans la chaîne alimentaire et dans l'organisme des animaux consommés par les humains. Les POP affaiblissent le système immunitaire, perturbent les systèmes hormonaux et peuvent provoquer des cancers et autres maladies. On s'est aperçu que les Inuits possédaient des niveaux de POP dix à vingt fois plus élevés que ceux des populations des régions plus tempérées. Face à cette menace croissante pour la santé de leur communauté, les Inuits ont joué un rôle important dans l'élaboration de la Convention de Stockholm. Ce traité international facilité par le PNUE prévoit l'élimination progressive des douze POP les plus dangereux.



Distillation globale : comment les POPs se déplacent

- 1/ les produits chimiques pénètrent dans le cycle de circulation atmosphérique à des latitudes plus basses, là où la pollution est la plus forte
- 2/ ces toxines restent longtemps dans les courants de circulation avant de se diriger vers le nord
- 3/ les toxines finissent par quitter l'atmosphère au niveau des calottes glaciaires